



LES CAHIERS DE BENJY

Reprise 11 • Janvier 2011- Avril 2013

ROMAIN GIRARD, ERIC SUCHERE, DANIEL CABANIS,
WENDY XU, ROBERTA ALLEN, SAMUEL ROCHERY, PETE
SIMONELLI, SANDRA REMSKI, PHILIP WHALEN, CORINNE
LOVERA VITALI, MARIO MELÉNDEZ, MARTIN RICHEL,
GILLES FURTWANGLER, DAVID CHRISTOFFEL.

PHILIP WHALEN

Traduit de l'américain par Martin Richet

*Poème romantique & beau inspiré par
le souvenir de William Butler Yeats,
sa vie, son œuvre*

Ruine.

Je gis passionnément au clair de lune.

Apprends à gésir sans regret.

De quelle couleur la ruine. Joliment d'époque et

Foutaise. L'encre bave de

Trop ; il me tousse à la figure

Sans honte, penser bave

Mais sans trace de remords. (Soupir.)

27:i:67

(Extrait de *On Bear's Head*, Harcourt Brace & World, 1969.)

Note : Le texte qui suit fait partie d'un ensemble en cours d'écriture de 99 notices, numérotées de 1 à 99, un homme par notice. Au 1er janvier 2012, une trentaine de ces notices, de formes et de durées variables – chacun de ces messieurs se présentant comme il l'entend – sont écrites : de 7 mots à 7 pages, du portrait à la nouvelle, en passant par l'extrait de correspondance, le poème en prose voire l'aphorisme.

8 _

La petite Gisèle Gaillard volait dans les airs. Cette année-là. Était-ce avant ou après. Elle avait huit ans. Elle aurait toujours huit ans. Sa petite robe noire, curieusement déjà noire, se détachait sur un fond de ciel d'un bleu cruel. Elle avait des socquettes blanches et des ballerines à brides, vernies noires, dont l'une quitta son pied tandis qu'elle volait là-haut, et que je ramassai ensuite, était-ce avant ou après que Gisèle ne retombe. Poupée de chiffons, démantibulée sur le bitume fumant de l'été. La Renault 12 avait traversé le village. Quelque jeune con d'une banlieue de la ville voisine, faut croire, qui avait un peu beaucoup picolé, et était parti faire du rallye à travers les bleds avoisinants. La petite Gisèle Gaillard, fille ultime d'une famille de sagouins, les plus miséreux du patelin, sales jusqu'au sordide, grossiers jusqu'à l'inimaginable, qui ne reprenaient figure humaine, et c'était alors curieux à voir, leur métamorphose, qu'en sa seule présence de petite fille souffreteuse, minuscule et diaphane, silencieuse et souriante, avec sa figure de *Mater dolorosa* bizarrement posée sur un corps d'enfant suppliciée, qui seule de son ignoble famille et seule au monde d'ailleurs arrachait à tous, dans le village, la même expression de respect apitoyé, d'attendrissement craintif, la petite Gisèle Gaillard était retombée morte sur la chaussée, avec un seul soulier. Et puis il y eut d'autres virées, de la banlieue voisine. Des garçons qui venaient en mobylette

emmancher les filles du village. Et l'un d'eux, un jour, me tomba dessus. Etait-ce avant ou après. Il était assez beau, la petite frappe, et du genre à avoir mal fini. Ce fut une après-midi d'été, dans les bois. Mais je ne voulus pas, pas tout à fait, et lui ne revint pas. Me resta longtemps un genre de petit dégoût, du genre de celui qu'on peut avoir à regarder ramper dans sa bave une limace. Sans doute parce qu'il était beaucoup plus vieux que moi, et qu'il avait eu des manières, des gestes, auxquels je n'étais pas préparée. A moins que. La petite Gisèle Gaillard avait-elle déjà volé dans les airs. Est-ce que j'en étais déjà triste. Est-ce que j'étais dans un de ces états de prostration cotonneuse dans lesquels je glissais et glisse encore sans même m'en apercevoir quand je suis triste. Est-ce que c'est cette prostration qui explique que je me sois laissée faire. Cette fois-ci comme d'autres ensuite. Mais cette fois-ci avec la chaussure de Gisèle dans la main. Peut-être.

PETE SIMONELLI / Deux poèmes

De l'esprit

Bien après que la musique s'est arrêtée
et que tout le monde est rentré à la maison
on peut parler d'un esprit, Jack
- comment, à les fouiller du regard,
certains souvenirs dérivent incontrôlés à travers la pièce
vaste et vide. Des larmes en Italie, affamé, au-dessus d'un bol
chaud de soupe. Ignoré à Paris. Le match des Browns
contre les Steelers capté à la radio, bien après
en Grèce, où les vieux se souvenaient de ce qui est à toi
comme d'une chose qui leur appartient une fois.
Souvenirs notés qui vagabondent au-dessus de ton bureau, en attente
de leur phrase et de leur place propres.

J'imagine ceci, les yeux fermés, l'odeur
des œufs bouillis et de la tartine grillée et de la bière de la nuit dernière,
je lambine dans la cuisine, quand, tout à coup,
elle, qui n'a jamais été soudaine nulle part
ni à aucun moment, apparaît, sortie de son rôle, en disant (comme si elle
pouvait le reprendre),
"j'ai juste chié des litres de sang,
et je ne sais absolument pas pourquoi"

Prise pour la lune qui se lève (Veille de la Saint-Valentin)

"ça déferle et nous tombe carrément dessus ce soir
avec le ciel si clair,
et ça nous traverse

comme si nous étions des ruines, comme si nous étions des fantômes"

- August Kleinzahler

Mais, un soir de mi-hiver, ça ne se levait pas
tandis que nous tracions notre route sur le pont.

Pas la lune, non, mais le sommet lumineux d'un immeuble
qui apparaissait au premier coup d'oeil à travers la fenêtre
juste au nord du Pont RFK,
presqu'aussi rond, et soutenu de manière trop-
invraisemblable, bas dans le ciel.

La surprise, suffisamment seul,
à griffonner des notes sur une pochette d'allumettes
tout en cherchant du regard, ou tout en essayant
de chercher du regard, depuis le coeur d'une nouvelle clarté,
jusqu'à ce que tu dises : "comme ça", désignant quelque chose dans notre dos, "là-bas ?"

Elle escaladait l'autre côté des gratte-ciel,
si jaune, pas encore rincée,
exactement comme l'Ouest se dissout derrière Jersey.

"Regarde".

*Extrait de One Brittle Nerve, chez l'auteur, 2010.
Un autre extrait du même recueil est lisible sur le blog Poésie : face B.
Traduction : Samuel Rochery.
Pete Simonelli est le chanteur du groupe Enablers.*

SAMUEL ROCEHRY / Le jour où Raymond Domenech s'est lancé dans l'édition

(Une anecdote éditoriale)

Il y a des occasions de se montrer éditorialement vif et opportun. Surprenant. Un peu vivant. Alors que les éditions Inculte viennent de faire paraître l'excellent thriller *Paternostra*, du chanteur Eugene Robinson (dont un texte sur Dean Martin figure ici), le CipM (Centre International de Poésie *Marseille*) avait l'occasion de se distinguer (toute proportion gardée) par l'édition d'une pièce inédite du même auteur, parue en décembre 2011. Occasion gâchée. Je voudrais pouvoir ne pas me sentir concerné une seconde par ce gâchis. Sauf que je suis traducteur de la pièce, et que j'ai, peut-être, le sens du respect des textes. Mais le livre a effectivement paru, non ? Oui, en décembre 2011. Alors c'est quoi le problème ? Ben voilà. C'est un livre suffisamment saboté pour que l'auteur lui-même ait eu, un instant, le désir de le renier. Un instant. Parce que la pièce vaudra toujours mieux qu'un éditeur malveillant, quand même. De quel sabotage s'agit-il ? Un simple titre, mais ça suffit : *Les sons inimitables de l'amour : un plan à trois en quatre actes*, changé, on ne sait pas trop comment ni pourquoi, sans préavis, sans discussion, au dernier moment, en *Les sons inimitables de l'amour*. "Mais, vous avez été payé pour la traduction, de quoi vous vous plaignez ? L'auteur a été accueilli en résidence, il a aussi été payé, s'il n'est pas content de son livre, je m'en contrefiche, on jette tout à la poubelle." Je transpose quasi au mot près la parole téléphonique embourbée de l'éditeur, Emmanuel Ponsart, dont je me demande encore ce qu'il voulait prouver par ce ton passablement grossier et indigne d'un homme d'un certain âge, sinon qu'il ne daigne décidément pas passer pour un éditeur compétent. Car enfin : il est assez facile de respecter les volontés d'un auteur, comme il est aisé de refaire une jaquette de livre. J'ai simplement l'impression répugnante d'avoir fait partie, de gré puis finalement de force, d'une équipe de bras cassés - l'équipe accessoirement éditrice du CipM. Comment transforme-t-on d'excellents éléments en un groupe sinistre ? Comment casse-t-on des bras ? L'adversaire ne casse rien, aussi fort et efficace soit-il. Mais l'entraîneur lui-même, ainsi qu'au football : tu joueras ailier gauche, même si t'es meilleur ailier droit. Pourquoi ? Parce que c'est moi le chef. Tu fricotes avec ma femme, je te gicle de l'équipe, aussi génial que tu sois (Raymond Domenech à Robert Pirès, bien sûr). Et si tu traites directement avec l'imprimeur au sujet des corrections en oubliant de me forwarder l'échange, toi, petit traducteur de merde, je repousse la date de parution. Mieux encore : je sabote le titre au dernier moment. Et j'ajoute une ou deux coquilles au texte. C'est moi le chef. En langage vulgaire, on appelle ça le syndrome du cocu. Ce qui s'appelle aussi être très fort en communication. Et voir les adversaires là où ils ne sont pas. Beaucoup plus facile, martialement parlant, que de voir les ennemis là où ils pourraient être

réels et vraiment enthousiasmants : un éditeur "concurrent", par exemple. C'est un peu ça, le sens éditorial du directeur de l'obscur CipM, Emmanuel Ponsart, qui fait paraître un livre sans avoir pu une seule fois prétendre, au fond, être à la hauteur de ce qu'il veut faire : on n'achète pas des auteurs et des traducteurs pour le seul plaisir de les mépriser. A moins d'avoir très peu d'estime pour soi-même.

(Passons)

Le fort, c'est que le livre, cette pièce de théâtre, existe. Avec ou sans sabotage. Une petite réussite, autant que sont jubilatoires les dialogues de Tarantino - d'une espèce revigorante particulière : nerveux, délicieusement malsains, drôles. C'est aussi le livre le plus surprenant et le plus dense qu'ait écrit Eugene Robinson jusqu'à ce jour, à mon sens. Il est encore inédit dans sa langue originale, et il existe tellement bien en français qu'il a pu donner à son obscur pseudo-éditeur l'envie irréprensible de faire du théâtre. C'est dire.

La couverture initiale, pré-coup-de-théâtre :



On peut commander le livre ici, et on jettera la fausse jaquette à la poubelle : http://www.cipmarseille.com/publication_fiche.php?id=fc3d45fd8250787ed27e7bf4ffc820fe

ROBERTA ALLEN / Ego Shrinker

Au restaurant je demandai à l'architecte de me raconter ses rendez-vous avec cette jolie blonde qu'il appelait Body. Et son visage ? Que je voulais lui dire. Son visage amélioré par la chirurgie était aussi beau que son corps entraîné par un coach personnel. Je lui avais demandé une fois, à la fille, pourquoi elle avait raconté à un ami que cet homme que je voyais là en face de moi la traquait. "Est-ce qu'il t'a suivie ? Envoyé des mails ? Appelé ?". Réfléchissant un moment, elle avait répondu "je crois que ça vient seulement de moi". Pourquoi l'architecte ne pouvait-il pas être aussi honnête ? Au lieu de répondre à ma question, il agita ses bras de dégoût, fit de mauvaises blagues juives, et parla de Body comme d'une Rétrécisseuse d'Ego, ce qui n'était pas pareil, disait-il, que Castratrice. Il refusait de me dire ce qui s'était passé entre eux sauf si je désirais payer 42 dollars pour son dîner, taxes et pourboire compris, et le dessert qu'il décida brusquement d'ajouter à la note. Plus tard, quand elle est entrée et l'a salué, vêtue d'un T-shirt dans lequel elle nageait, au lieu d'un petit haut moulant, ses cheveux tirés en arrière par une queue de cheval au lieu de tomber sur ses épaules, elle ne ressemblait à rien d'elle-même, mais ça n'a pas empêché l'architecte de la complimenter au sujet de son cou de "cygne", afin de l'adoucir peut-être, puisqu'il était, en dépit de l'échec de leur récente romance, en train de lui dessiner une nouvelle maison.

Octopus Magazine no14.

Traduction : Samuel Rochery.

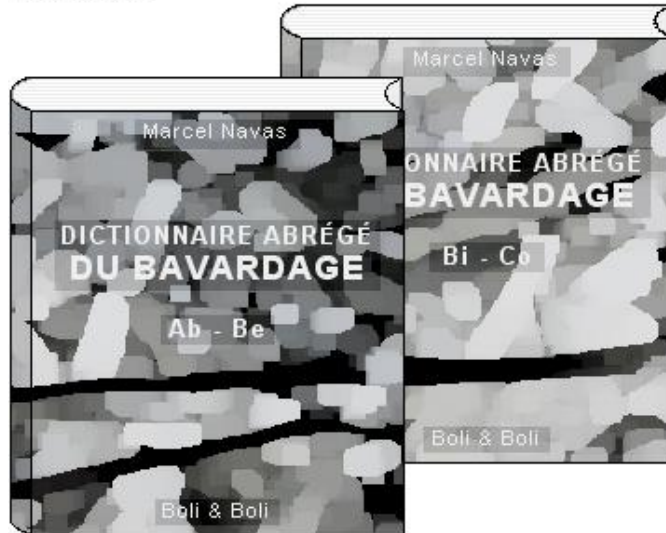
En quoi je commence à penser que le poème sur la montagne finit toujours de la même manière : *et ça tenait*. La queue d'une pie qui s'allume toute seule comme une allumette. J'étais là quand tu as perdu ton chemin, Cody. Deux personnes peuvent bien se rencontrer au bord de la rivière mais la rivière a d'autres plans. En quoi je commence à penser que la digne éclosion d'une graine de chou est comme tout, à s'ouvrir comme un œil sur la flamme.

DANIEL CABANIS

Daniel Cabanis

NÉCESSAIRE À CONVERSATION

Causette n° 1



Nouvelle édition en 12 volumes, I et II

Soirée chez des amis de Line

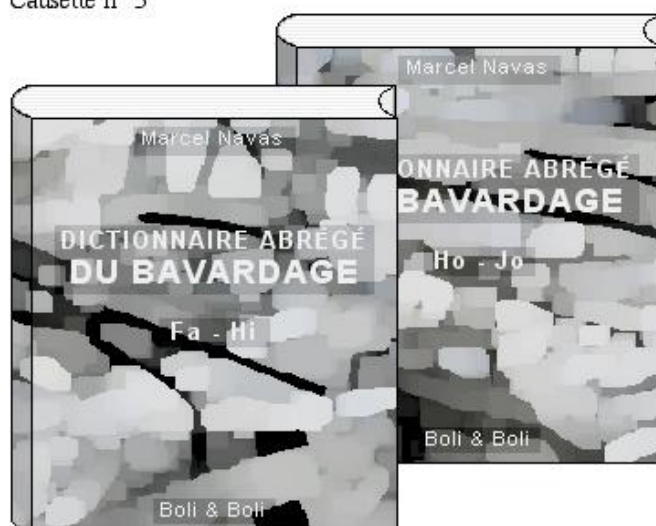
Je ne voulais pas y aller mais Line a insisté. Ça sera bon pour toi, il y aura des écrivains : tu pourras faire des rencontres. J'ai écrit trois ou quatre poèmes, disons une vingtaine, ou un peu plus, cent peut-être, de quoi faire un recueil finalement ! et Line soutient que maintenant je dois me faire connaître. Line est avocate et s'occupe de propriété intellectuelle. Ça n'a rien à voir de près avec la poésie mais ses amis, également avocats, eux s'en piquent, dit-elle. Je me laisse fléchir. On y va. Il y a du monde : à vue de nez une majorité de juristes. Et Line, soudain perfide, me présente à ses confrères comme le type même de l'intellectuel précaire. Ça commence mal. Je vais pour protester mais j'échoue, rien ne sort, je me bafouille dessus devant ces avocats que ma précarité, justement visible en cet instant, rend goguenards. Line m'a coulé. Je dois être blême. J'essaie de ne pas me raidir. J'évite de grimacer. Je cherche un coin où me cacher en attendant un mieux. Je vide quelques verres. Line est loin. Un inconnu s'approche, et tente de faire ma connaissance. La précarité, je sais ce que c'est, dit-il, pas grand chose. Oui, au fond ça n'est rien, dis-je. Vous êtes dans quelle branche ? dit-il. Morte, dis-je. Que voulez-vous dire ? dit-il. L'année dernière j'étais médecin légiste, dis-je. Et alors ? dit-il. On a jugé que je salopais mes autopsies et l'Ordre m'a radié. Ce n'est pas un crime, dit-il. Quoi ? dis-je. De foirer des autopsies, dit-il. Non, dis-je, y a pas mort d'homme. Faut pas vous fiapper pour ça, dit-il. Je ne me fiappe pas, dis-je, simplement je suis dévalué. Vous avez perdu votre estime de soi ? dit-il. Ouais, dis-je. Ça reviendra, dit-il. Quoi ? dis-je. La roue tourne, dit-il. Pas ce soir, dis-je. Non, dit-il, pas ce soir, en effet. Il m'a regardé de travers et s'est éloigné. Peut-être un écrivain, ai-je pensé.



Nouvelle édition en 12 volumes III et IV

Obsèques de Jean Dautrey

Je ne sais plus pourquoi je suis allé à l'enterrement de Jean Dautrey, un condisciple perdu de vue depuis des lustres. Sans doute avais-je reçu l'invitation. Le faire-part. La mort d'un proche parent peine ou indiffère, celle d'un ami presque oublié ranime la mémoire et l'attise. L'exercice est bon et trop rare l'occasion de le pratiquer. Sans avoir le vice de la nostalgie, le passé m'intéresse, fouiller l'oubli m'excite; d'ailleurs, je pense à écrire mes mémoires. C'est pour ça, je crois, que je me suis décidé à faire un saut à l'enterrement de Dautrey. Il faisait beau. Le cimetière était splendide, fleuri, vert, jaune, paradisiaque; et il y avait du monde. La veuve m'a paru bien jeune, et fort pimpante elle aussi; elle a dû être sa nièce dans une vie antérieure, ai-je pensé. Bizarrement, je n'ai reconnu personne parmi les invités. Et nul n'est venu me saluer. Je suis resté planté là un long moment, l'air digne et contrit, guettant l'arrivée d'une tête connue, et j'ai réalisé enfin que je m'étais trompé d'enterrement. Je me suis senti mal, soudain pressé de fuir cet attroupement insensé. Et un sinistre inconnu m'a abordé. Quelque chose ne va pas ? dit-il. Ça ira, dis-je. Vous êtes un parent ? dit-il. Je suis un ami de Jean, dis-je. De qui ? dit-il. Jean Dautrey, dis-je. Qui est-ce ? dit-il. Un ami, dis-je. Connais pas, dit-il. Je crois qu'il est mort, dis-je. Ah, dit-il. Il avait fait son temps, dis-je. Je comprends, dit-il. Vous connaissez sa veuve ? dis-je. Qui ça ? dit-il. La femme de Jean, dis-je. Le défunt ? dit-il. Eh oui, dis-je. Elle fait très jeune, dit-il. Je trouve aussi, dis-je. C'est certainement sa nièce, dit-il. Ou alors sa cousine ? dis-je. Une cousine ne serait pas si jeune, dit-il. Alors, c'est sa nièce, dis-je. Oui, dit-il; la garce aura marié votre ami en viager. Ça valait la peine, dis-je. On dirait, dit-il. C'est sûr, dis-je. Et je suis parti.



Nouvelle édition en 12 volumes, V et VI

La fête des voisins à la tour B

Il n'y a pas trois mois que j'ai emménagé au 11^e étage de la tour B et déjà les ennuis commencent. Mme Dalhosten m'a mis le grappin sur. C'est la présidente du conseil syndical; elle prend ça très au sérieux. J'ai rasé les couloirs, évité les ascenseurs (ça me fait du sport), fui les boîtes aux lettres et le local poubelle, mais elle a réussi à m'alpaguer dans le hall le soir même où était prévue la fête annuelle des voisins, sur la terrasse de l'immeuble, et j'ai dû l'accompagner. Évidemment, je ne connaissais personne. Et ne voulais pas connaître. J'ai détesté le voisinage partout où j'ai vécu, sa sounoiserie, ses basses œuvres; ici aussi spontanément. Pour faire bonne figure, j'ai goûté le taboulé maison et bu un verre de rouge puisé au cubi. Il y a du monde, dans dix minutes je m'éclipse, ai-je pensé. Pas si simple. Mme Dalhosten a brusquement tapé dans ses mains et m'a désigné à la collectivité, me souhaitant la bienvenue. Les gens m'ont reluqué. J'ai pas aimé. J'ai eu envie de rendre le taboulé, la vinasse et la politesse. Un voisin en chemisette, short et baskets est venu achever de me dégoûter. Alors c'est vous le nouveau, dit-il. Un peu, dis-je. Tant mieux ! dit-il. Dans quel sens ? dis-je. Vous êtes polonais ? dit-il. Pas exactement, dis-je. Vous avez pourtant un accent, dit-il. Je suis polyglotte, dis-je. Hééé, dit-il. Ce n'est pas une maladie, dis-je. Qu'est-ce que j'en sais, dit-il; vous êtes médecin ? Pas du tout, dis-je. Tiens, dit-il, ce taboulé, je lui en remets une louche ? Non merci, dis-je, il n'est pas fameux. Je suis de votre avis, dit-il; c'est la mère Dalhos' qui l'a fait ! Qui ça ? dis-je. Mme Dalhosten, dit-il; *la cheffe* ! Quelle est votre spécialité ? dis-je. Le sexe, dit-il. Je pensais à la cuisine, dis-je. Le sexe, dit-il. Ah, dis-je. Je vous invite un de ces quatre ! dit-il. Sais pas si je serai libre, dis-je.

03.

Pièce, sol uniforme, plinthe, table et téléphone, cheminée et miroir de reflets en traits noirs : la figure est surprise, gouttes de sueur éclaboussent, par celle dont le reflet apparaît, le pistolet en main, dans le cadre d'une porte que le miroir reprend – est une sombre menace.

Pièce, sol uniforme, plinthe, table et téléphone : la figure s'esquive, sur la pointe des pieds, gouttes de sueur éclaboussent, tandis que la figure animale postule une attitude – est un mouvement discret.

Pièce, sol uniforme, plinthe et fenêtre ouverte : la figure en enjambe le rebord, gouttes de sueur éclaboussent, tandis que la figure animale regarde sidérée – est une interrogation sur le geste qui va suivre.

Façade de building aux pierres en damier et reflets noirs dans fenêtres guillotines alignées en une grille : la figure en équilibre sur la paroi à-pic, mains et pieds dans les rainures des pierres taillées du mur, gouttes de sueur éclaboussent, passe d'une fenêtre à l'autre tandis que la figure animale l'observe très inquiète – est une cascade périlleuse.

Façade de building aux pierres en damier et reflets noirs dans fenêtres guillotines alignées en une grille : la figure en équilibre sur la paroi à-pic, gouttes de sueur éclaboussent, main et pied dans les rainures des pierres taillées du mur, main et pied sur le rebord de la fenêtre atteinte, observe à l'intérieur – est une surprise devant une découverte.

Pièce, sol uniforme, plinthe et fenêtre ouverte : le malfrat menaçant, trench-coat, chapeau et masque, le pistolet en main, guette, se dissimule, derrière une cloison, derrière laquelle se cache la figure animale tandis que la figure, gouttes de sueur éclaboussent, passe la tête dans l'embrasure de la fenêtre qui se trouve juste derrière – sont la découverte d'un guet-apens et un énervement.

Pièce, sol uniforme, plinthe et fenêtre ouverte : la figure surprend, le pistolet en main, celle qui le menaçait, trench-coat, chapeau et masque, gouttes de

sueur éclaboussent, qui ne peut que se rendre et faire tomber son arme tandis que la figure animale est tapie dans l'attente – est une neutralisation qui aboutit très vite.

Pièce, sol uniforme, plinthe, table et téléphone au fil en lacets : la figure appelle la police tout en pointant son arme sur le malfrat surpris, trench-coat, chapeau et masque, gouttes de sueur éclaboussent, et la figure animale la regarde sévèrement – est une victoire certaine.

04.

Nuit, quai noir, perspective et halo jaune réverbère à reflets dans eau noire : deux silhouettes, clair-obscur, balancent la figure au-dessus de l'eau noire – sont l'annonce d'une action et un compte à rebours.

Nuit, quai noir, perspective et halo jaune réverbère à reflets dans eau noire : deux silhouettes, clair-obscur, jettent la figure dans l'eau noire en traits de jet et jet d'éclaboussures – sont la fin du décompte et le geste qui le suit.

Nuit, quai noir, perspective et ronds dans eau noire : les silhouettes, clair-obscur, constatent la disparition de la figure dans l'eau noire – est la satisfaction du travail effectué.

Nuit, buildings en découpes noires en perspective lointaine, fenêtres allumées en rectangles aléatoires, réverbère et enseignes : deux automobiles, clair-obscur, se croisent, traits de vitesse défilent – est une action en cours.

Fond bicolore : trois figures se tiennent sur la ligne et l'une des figures hurle sur, gouttes de sueur éclaboussent, les deux exécuteurs, gouttes de sueur éclaboussent – sont une méprise et ordre.

Nuit, buildings en découpes noires en perspective lointaine et fenêtres allumées en rectangles aléatoires : une automobile, clair-obscur, fonce, traits de vitesse défilent, spirale de déplacement – est une action en cours.

Nuit, quai en perspective, eau en quelques vagues, buildings en découpes noires en perspective lointaine et fenêtres allumées en rectangles aléatoires : deux silhouettes, clair-obscur et leurs ombres, s'avancent l'arme au poing – est une avancée vers qui se confirme ou non.

Nuit, quai en perspective, eau en quelques vagues, buildings en découpes noires en perspective lointaine et fenêtres allumées en rectangles aléatoires : deux silhouettes, clair-obscur et leurs ombres, se penchent l'arme au poing – est l'attente qu'apparaisse.

Nuit, quai en perspective, eau en quelques vagues, buildings en découpes noires en perspective lointaine et fenêtres allumées en rectangles aléatoires :

deux silhouettes, clair-obscur et leurs ombres, se tiennent l'arme au poing, mains en l'air, gouttes de sueur éclaboussent, comme traits d'éclats d'une voix, derrière eux, retentit – sont une menace et ordre.

GILLES FURTWÄNGLER / Pin Buiz

Tout le monde veut un canapé.

Tout le monde est sur le chemin.

Quand tu ne sais plus où tu vas, regarde d'où tu viens.

Zion's train.

Le temps passe.

On gagne des bons amis, on en perd aussi.

Natural mystic.

Ein, zwei.

C'est un des plus beaux couchers de soleil du monde.

4x4-chute d'eau.

Half-pipe-yoga.

Tartiflette-tire-fesses.

Les bras enfoncés jusqu'aux coudes, un homme rampe dans la glaise.

Ses jambes traînent derrière lui comme deux branches mortes.

De loin, on dirait qu'il fait l'amour à la terre.

Ravin.

Précipice.

Montée, descente.

Vue.

Mer de brouillard.

Rhododendron.

Vallon.

Mélèzes, pommes de pin.

Route en lacets.

Eau de vie.

J'ai un ami bijoutier qui réfléchit à produire des urnes funéraires.

Dynastar.

Air pur, air pur.

Air pur, air pur.

Bien être, bien être.

Énergie, énergie.

Énergie, énergie.

Ruissellement.

Jacuzzi.

Yeeeeeeaaaaah, Jah.

Bikini.

Chaque homme possède en lui des boutons secrets sur lesquels il ne suffit, à une femme, que d'appuyer pour qu'il la considère comme la femme de sa vie, une femme pour qui il éprouve du respect ainsi qu'une affection profonde et durable.

The North Face.

Jah, jah, jah, jah, jah, jah, jah, jah.

Le tonnerre gronde.

Le vent se lève.

Les oiseaux volent en rase-mottes.

Yeah, Jah.

Attention ça glisse.

Tonnerre, tonnerre,

Éclairs zébrant le ciel.

Éboulement, éblouissement.

Le cheval s'est brisé une patte, il faut l'abattre.

Éboulement, éboulement, éboulement,

Torrents, torrents.

Ravin, éboulement, Columbia.

Cargaison, sapin, attelage.

Sac de farine éventré, malle fracassée, coché décédé.

Chapeau envolé, jupon soulevé, poitrine dévoilée.

Dakine-Tatonka.

Tout le monde sue.

Rossignol.

Gotcha.

GILLES FURTWÄNGLER / Mwambusta IV. Carl XVI Gustaf. Jean Baptiste.

Îles Cocos.

Royaume Hachémite de Jordanie.

Taiwan, province de Chine.

Kick.

M.O.L.L.E.

O.P.

P.M.

Real deal.

Papouasie, Pérou, Pologne, fusain.

Mikhaïl.

Angela.

Hassanal.

Tequila.

F.I.S.T.A.

Taille-douce.

Luc-Adolphe.

Queen Elizabeth II.

On va s'arracher la gueule.

Full automatic.

Lavis, glaci.

Cliché, glaci, gothique, glaci, lavis.

À-plat, apprêt, aquarelle.

Va mourir.

Tire-toi une balle.

J'ai vu que ton père était sur Facebook.

Italia.

M.A.L.I.C.E.

Rococo.

Bolt Action.

Prenez place.

Mise à feu.

On regarde les courgettes grandir.

On forme nos gars au terrorisme.

On danse.

Médias.

Paroles.

Il faut diversifier ses sources de bien-être.

Dimitri, Albert II, Cristina, Serge, Willy, Abdullah.

Le sang va pisser.

Le pinceau surfe sur la toile vierge, l'apprêt pénètre dans les fibres et les lie. Maintenant, la toile est prête à recevoir la couleur.

Ça va pisser.

Graffitis.

Bombe artisanale.

Pas de soucis.

Diptyque, dripping, eau-forte, op-art.

Daniel, Bharrat, Nika, Paul, Aníbal, Michelle.

Liechtenstein, snipe, Matteo.

Herewe drink Whisky.

Baroque.

Yankee.

Alpha.

Québec.

Over.

MARTIN RICHEL / Catégorie : contexte

(hommage à Jim O'Rourke)

transparent
ça me va

1

« Homonyme, synonyme, paronyme »

Ne rien
Extraire besoin

Croire
Jours heureux

De
Mal timing

Mes propos
Moi bonheur et
Moi chant
et un 1, 2, 3, 4

« Quand, hier, l'an dernier »

2

« En combinaison »

Adieu
Son-poussière

Bouche
Sous tonnerre et lumière fluo

Canyon
Érafle ou suture

« Position, est assis, est couché »

« Sans combinaison »

Émende

De l'art, facteurs : vies, sons, legs, tris

Miroir

Émende miroir

« Et de ce que l'on dit sans composition,
rien n'est vrai ni faux »

*si tu me places
à l'horizon*

MARIO MELENDEZ / Vincent 1993

Traduit du chilien par Nicole Pottier

a Vicente Huidobro

Le grand poète des vanités
se regarde dans le miroir et dit
personne n'est mieux que moi
personne n'est plus beau ni délicat
plus moqueur, paradoxal et irrésistible
Et quand je marche dans les rues
on me poursuit et on me demande des autographes
on s'agglutine autour de moi ou on s'évanouit
car je suis plus immortel que les aiguilles
et dans ma bouche soupirent les étoiles
Ainsi, chaque montagne est un poil dans mon oreille
et chaque nuage une échelle de secours
où je monte et descends tel un magicien
poursuivant son lapin
sans jamais le rattraper
Néanmoins les hélicoptères m'adorent
les scolaires aussi que j'aperçois du coin de l'œil m'adorent
le trapéziste d'un cirque expulsé m'adore
l'hôtesse de l'air d'un vol imaginaire m'adore
les nains, les lutins, les fantômes m'adorent
et tous crient : « Vas-y Vincent, vas-y
avec sa tête enserrée dans un chapeau
vas-y, celui qui urine sur les astres
celui qui respire des copies US
et change de couleur jusqu'à en devenir insupportable »
Et moi je me moque comme un bouddha gâteux
lorsqu'ils me jettent des fleurs aux pieds
et je me remplis de numéros de téléphone
et de femmes qui donneraient leurs propres seins
pour effleurer mon front d'amant de multitude
ou pour regarder mes cheveux sortis d'un arc-en-ciel fruité
Je possède quelques chants lunaires en français
et un chat qui me parle en un langage posthume
et un chien qui me mord et lèche mes antennes
et de la coriandre qui me demande qui je suis
et je lui dis « ne me cherche pas
ne fais aucun cas de la rose effeuillée
tu as ta propre sagesse
ta propre odeur
ton nom dans la casserole dominicale
point n'est besoin que tu sois si belle

pour qu'on te respecte
car il suffit de te goûter
pour que tu aies gagné le paradis
et un espace dans ma gorge »
Je m'en vais maintenant en parachute
je m'en vais dans mon aéronef de plumes anonymes
je m'en vais pincer les fesses d'un piano
faire une sieste dans un cercueil d'œuf

LE FAIT QUE LE MOUVEMENT EST QUAND MEME UN FAIT.

Si la désinvolture et douceurs quand nous parlons d'argent doit assez directement dépendre de se persuader qu'il y a encore des marges pour s'exprimer au-dessus de ça, il y a de ces drogues dont la promotion est à la pleurer minable dans la forme.

Pour pas s'attacher, on peut s'atteler à collectionner les raisons de rester à distance et pour pas exagérer, se garder de se faire exprès pour tenir la distance. Et pour ne pas tout ça pour rien, on doit se pouvoir dire que le meilleur moyen est encore bien ce qu'il faut penser en dernier, pour rigoler ou appuyer sa réfutation avec un certain rythme.

Par exemple, Michael essaye d'expliquer qu'on ne peut pas calquer son comportement sur des raisonnements. Après, on lui a demandé comment définir quelqu'un de bien. On peut bien réécouter dans l'ordre qu'on veut et c'est normal s'il est un peu déphasé.

Cela est très bien de ne pas dire n'importe quoi n'importe où. Tout dépend du moment aussi. Autant dire que c'est une question d'intuition. Autant dire qu'il vaudrait mieux un bon chanteur qu'un mauvais chef.

Faut reconnaître qu'on n'a pas vraiment le temps de réfléchir, même si on prend un peu longtemps, au pire, il n'y a qu'à voir ceux qui ont pris le temps, à l'arrivée, le relâchement que, en tant que symboles, ils font très bien.

Quand la question est torride tellement elle est cinglante, d'où vient cette réticence systématique, c'est qu'à mal avoir vu comme voudrait encore faut-il en rajouter dans la mise en scène.

Et quand ils préfèrent s'obséder tout seul plutôt qu'en sous-groupes toujours décevants, trop petits, court-circuités d'avance tellement obsédés à vouloir des fusibles que c'est des trucs qui finissent toujours par péter sans avoir exactement presser autant qu'on dira.

LE FAIT QU'ON NE PEUT PAS AVANCER

Debord, § 191 : c'est pas parce que c'est bien vu qu'on doit s'en tenir là, c'est donc le bien vu qui peut faire le critère : tout repère formel est-il, en déduisant qu'il faut traiter avec les concepts qui nous vont le mieux, c'est un degré de platitude méthodologique tel, c'est à ne pas revenir, à désavouer qui viendrait à le souhaiter. Il ne peut pas être mal de citer les ennemis. Il n'est plus possible de savoir jusqu'où les uns sont avec les autres. Il n'est pas permis d'être sourcilleux jusque là. Il est vain d'être cohérent avec autant de transparence. Il est même très

malin de faire une caractérologie des méthodes. La différence entre un mouvement et un fait, c'est aussi dans la façon de se déliter. On formalise comme on peut, mais n'empêche. C'est-à-dire que chacun a sa part et, ensuite, des exigences encore plus creuses. Quant à faire tout à fait exprès force manifestes, événements, broderies, n'étant jamais dignes d'une raison d'être qui bien entendu son propre méta-, la mascarade n'en serait donc jamais loin. On ne peut pas être trop attentif pour ne pas copier. Il serait ceci-cela de s'en garder même pour au passage le poser en consistance rivalité à cause de tout le bien qu'on peut devoir concéder pour pas plus d'avantages que les intransigeances bien trempées pas moins rivaleuses dans leur genre. [...] les esprits les plus libres en personne se sont mobilisés : même pour les idées, on ne prête qu'aux riches parce qu'il n'y a bien qu'eux pour prélever là où, sans eux, il n'y aurait jamais rien à collectionner. [...] qui peut le plus peut toujours faire ce qu'il peut : on lui en voudra de n'en pas faire beaucoup plus tant sa grandeur peut paraître ajustable pour qui n'a pas de mal à faire ce que peut tient donc la mesure le temps d'à point à qui n'y peut rien savoir attendre n'empêchant pas quelques avantages et même de grands projets avec des enjeux d'une telle ampleur sensibilise contre les réponses étroites jusqu'à ce qu'on ne fasse plus meilleure métaphysique qu'avec ses propres moyens

ROMAIN GIRARD / l'office du tourisme s'il vous plait

- /quel rapport entre "rentrez bredouille" et "bredouillant" ?
- des centaines de milliers de français ont du se poser cette question apparemment originale.-
- /où est la plus grande terreur ? quelle est ma plus grande terreur ?
- très peu de personnes ont du se poser cette question apparemment banale.-

tu as l'arbre des arbres en plus t'as la ballade dans le parc et tu domines la mer vous bâtissez pas dessus pourquoi sinon comment tu fais. et comment je fais moi c'est tout plat quoi franchement c'est nickel ça fait un vide c'est des lauriers tu parles les parties de cache-cache il y a une tonnelle avant c'était privé ici il y en a plein qui ne savent pas qu'il existe oui il y a l'étang c'est pas vieux c'est artificiel ils ont mis des bâches sur cinquante mètres au bord il était gelé les autres rosiers ils étaient contents ses parents avaient un bar les minots qui partaient loin-loin c'est mythique l'usine où je bosse de partout même en tournant la pompe à un moment ça a figé il fait pas encore beau ça sert à rien y'a que moi qui entretient y'a que moi qui nétoie y'en a qui s'incrument je suis encore vivant j'ai trouvé qu'il y avait des algues les premières chaleurs ils ont dit allez on y va j'avais la combinaison intégrale et j'étais content de l'avoir elles ont pas dû apprécier ça s'arrête pas et je change les intonations et tout n'importe quel bruit-----

-----ET FORT DE MNÈSE-----

--le spectre des langues orientales le système compose à ma place les scandales des archives de l'ina l'immensité pas forcément insupportable la dédicace à scelsi les lieux de vie l'enregistrement sonore sur la bande la musique non-savante dans la cavité buccale de l'autre-----je ne vous parle pas des bruits j'ai écouté je reste traître à la cause j'aurais fait pareil-----les creusements du système la réponse à chacun les preuves tangibles qu'il existe l'étude traditionnelle les problèmes de santé un peu lourds le phénomène de mode l'intensité de ta couleur la fortune personnelle le pouvoir qu'on se donne l'audace--

--ça n'a jamais marché de son vivant.

CORINNE LOVERA VITALI / Take Your Time Slowly But Quickly

(1970 - 1971)

Bon devoir. Vous avez des idées et vous savez écrire.

Oui, mais relisez le sujet.

Préférez le passé simple.

mes parents ont été les victimes de mes bavardages.

La ville citée se trouve en France.

Oui, insistez.

Vous ne dites pas si vous avez nagé.

Précisez.

une randonnée autour du lac qui fut merveilleuse, et dont je me souviendrai longtemps.

Sérieux et intéressant.

Précisez.

Exemple ?

Exemple ?

Bien observé.

je regarde les mots qui m'intéressent mais je dois avouer que je les oublie bien vite.

Compris. Intéressant. Bien rédigé.

Précisez.

tous les jours je venais ici et il m'arrivait quelquefois de m'y endormir.

Compris. De bonnes observations, mais attention à l'emploi des temps.

Grammaire !

Changement de temps maladroit.

Erreur de temps.

et le coup de sonnette de ces invités tant attendus retentit.

Compris. Bien rédigé. Personnel.

Bonne remarque.

Oui, d'autres exemples ?

Quelle maturité !

Ah ! Enfin !

et j'aime lorsque Maman m'emmène, un peu avant Noël, visiter les grands magasins.

Compris. Style vivant. Très bien.

Est-ce normal pour une souris ?

et voilà pris celui qui croyait prendre.

De l'imagination. Quelques bons passages, mais trop de fautes.

L'évocation, même par allusion, doit être plus précise.

Expliquez.

Précisez.

ce fut une bonne leçon pour ce perroquet téméraire mais pas courageux.

Vivant. Bien rédigé, mais l'écureuil peut-il supporter de vivre dans un appartement ?
je l'appellerai Panache, ou bien Mignon.

Vous faites attendre le sujet, mais la suite est personnelle et bien rédigée.

Abrégez.

Trop de changements de temps.

Excessif.

Pourquoi ?

Ne répétez pas.

Le lecteur doit deviner.

Rapprochement maladroit.

ah non ! que d'histoires amusantes dans ce collège !

Vivant. Bien rédigé.

Parlez-vous ici des patins ?

Nouveau paragraphe.

le lendemain matin j'étais très contusionnée, mais très contente d'avoir passé une si amusante et si agréable matinée !

Assez bien.

Incorrect.

le tictac régulier de notre vieille horloge accompagne d'un ton monotone la conversation de mes parents.

Des qualités de style mais des défauts. Le conte n'est pas équilibré : vous faites trop attendre la description de l'intérieur. Dénouement décevant.

Présent injustifié !

Venez-en plus vite à la description de l'intérieur.

À éviter.

Abrégez.

j'avance lentement, en revenant.

Bien rédigé dans la plus grande partie du devoir.

Mal dit.

dans cette rue si sombre et triste où il éternuait régulièrement en sursautant.

(1971 - 1972)

Travail satisfaisant, construit. Quelques maladresses.

Incorrect.

Un essai maladroit d'introduction.

À éviter.

Lourd.

Et les autres ?

et je continuerai encore longtemps à préférer son petit lac à l'Adriatique et sa pluie qui faisait notre joie au soleil de l'Italie.

L'idée est excellente mais le devoir mal construit. Approfondissez ce qui concerne réellement le sujet. Style correct dans l'ensemble.

Introduction trop longue.

En entier.

Pléonasme.

Oh !

de voir Napoléon et Charlemagne au même rendez-vous, dans un Boeïng 747 !

Il est certain que vous pouvez mieux faire. Style souvent maladroit. Phrases lourdes. Évitez de vous adresser au lecteur.

Relisez-vous.

Mal dit.

Mal dit.

À éviter.

Mal dit.

Lourd.

le lendemain matin j'étais très contusionnée, mais très contente d'avoir passé une si amusante et si agréable matinée !

On ne s'adresse pas aux lecteurs. Apprenez à utiliser convenablement les signes de ponctuation. Choisissez toujours avec soin les constructions de vos phrases ; c'est elles qui donnent vie à votre récit et correction à votre style.

Faites deux phrases.

Idem.

À éviter.

Faites deux phrases.

Inutile.

Construction peu adroite.

la triste fin d'une belle histoire à la fois étonnante et atroce.

Sujet bien compris mais maladroitement exploité. Beaucoup de répétitions de phrases laconiques voire incorrectes, un ton parfois familier. Évitez aussi le larmoiement quelle que soit l'émotion que vous voulez traduire.

Pas de verbe, phrase incorrecte.

M dit.

À reconstruire.

Verbe ?

Il serait intéressant de savoir comment le moulin sait tout ça.

Impr.

Inutile.

Est-ce le terme propre ?

M choisi.

Répétition.

Rép.

il faut... il faut manger des épinards en boîte !

Travail insuffisant. Vous avez seulement répété (en moins bien) mes indications. Style trop souvent maladroit.

Construction maladroite.

Répétition.

À développer.

Peu précis.

Rép.

Expliquez-vous.

Conclusion très insuffisante.

si tu veux, on s'en va, on repart, on est bien sur Borsky, on se sent bien sur Borsky, allez viens !

Travail sérieux, mais que vous pouvez encore améliorer.

c'est pour cela que tout le monde doit aimer tout le monde.

Essayez de choisir les termes précis convenant à votre description. Évitez les phrases trop longues qui finissent par être incorrectes.

lèche-vitrines, pourquoi pas ?

Travail sérieux. Certains passages à retravailler.

M. dit.

M. dit.

C des temps.

M. dit.

M. dit.

M. dit.

M. dit.

Relisez-vous.

C des temps peu adroite.

Lourd.

M dit.

Pron. personnel trop loin du nom remplacé.

M dit.

Mal placé.

glissant sur la mer.

Bon travail bien que le ton soit souvent un peu familier et facile.

Fam.

AB.

Lourd.

À développer.

à mon avis les conditions d'une époque comme celle-là, la France ne les a jamais

revécues.

(1972 - 1973)

Très bon devoir.

que la nature existait encore, et qu'on pouvait y être heureux.

L'intérêt de cet exercice était de décrire avec précision des gestes. Vous écrivez bien, mais il faut faire ce que l'on vous demande.

ils sèment le pain, ils sèment la vie.

Devoir correct, un peu sec.

vous passez des moments merveilleux et indispensables à l'équilibre.

Bien, mais il me semble que vous auriez pu très facilement rythmer davantage vos phrases.

ô soleil, ô terre, ô feu !

Bon devoir, malgré quelques maladresses.

elle a choisi la fin pour tous les deux.

Votre devoir est mal construit. Vous placez à l'intérieur du texte une critique de la ville qui serait mieux à sa place en introduction ou en conclusion, et vous n'avez justement pas su conclure.

d'échapper aux sinistres collègues habituels.

Très bon devoir. Attention ! N'employez pas trop de phrases sans verbes, cela arrive à donner à votre style une allure négligée.

une veillée interminable sous le signe de l'amitié.

(1973 - 1974)

Vous n'étudiez pas les raisons qui vous font aimer votre époque : votre adhésion paraît instinctive et sentimentale.

mais mon époque c'est mon unique vie, et si je n'aime pas la première j'ai râté la seconde.

Très bon travail (mais n'oubliez pas de faire toujours une introduction).

le courage d'oser rompre avec la tradition en s'engageant dans une lutte qui, même si elle ne ressemble pas aux manifestations d'aujourd'hui en prenant une résonance politique, est une révolte.

Devoir bien écrit mais trop superficiel.

c'est l'époque qui veut ça.

Devoir original.

j'attendais patiemment le premier signe annonciateur de ma prédiction.

Certains aspects du problème vous ont échappé.

que les générations futures soient de plus en plus équilibrées, perfectionnées et sociales.

Voici enfin un devoir écrit avec soin.

de toute façon, nuit.

Vous auriez pu développer davantage.

et maintenant ils sont heureux de vivre ainsi.

Votre plan manquant de rigueur, les réponses ne sont pas assez précises.

avec les dangers qu'elle nous offre.

Lorsque vous ferez l'effort de composition nécessaire pour que vos devoirs soient plus précis ils seront très bien. Travaillez surtout les introductions. Posez les questions auxquelles vous répondrez dans votre développement. Vous faites votre travail avec trop de désinvolture.

jusque dans la foule où elle s'est réfugiée.

Attention. Il faut apprendre maintenant à maîtriser votre pensée. Il faut bien classer vos idées et voir si, d'un paragraphe à l'autre, il n'y a pas de contradiction. Pour cela, il faut faire un plan très précis.

au tic-tac d'une horloge dans une vieille maison silencieuse.

© Les Cahiers de Benjy, et les auteurs, 2013